

APRÈS FREUD, AVEC FREUD

RENOUVELER LES FONDEMENTS DE LA MÉTAPSYCHOLOGIE :
L'INTRAPSYCHIQUE ET L'INTERSUBJECTIF¹

Buenos Aires, octobre 1996

F. URRIBARRI. — *J'ai l'impression que, dans vos derniers travaux (par exemple dans Propédeutique²), vous proposez une synthèse ou une réélaboration métapsychologique dans laquelle la théorie de la représentation joue un rôle tout à fait central. Vous revenez sur l'œuvre de Freud en y mettant en évidence deux modèles, qui se différencient essentiellement par la place qu'occupe la représentation. Pourriez-vous développer un peu cette idée ?*

A. GREEN. — Je revendique en effet la richesse et la puissance théorique de la pensée de Freud. À mon avis, aucune des théories qui ont essayé de la dépasser – l'*Ego-psychology*, le kleinisme ou le lacanisme – n'y est parvenue. Pis : elles sont toutes tombées dans un certain type de réductionnisme. Or, pour moi, l'œuvre de Freud ne relève ni du talmudique ni d'un attachement religieux à sa lettre. Il faut la travailler à partir de ce que l'histoire de la pensée post-freudienne nous a fourni et des défis que la clinique contemporaine nous pose. Cela dit, même lorsque nous voulons repenser ces questions auxquelles Freud a répondu de façon ambiguë ou insuffisante, c'est dans son œuvre que nous trouvons les éléments à partir desquels avancer.

1. Entretien réalisé en marge des commémorations du 175^e anniversaire de l'université de Buenos Aires, à l'occasion desquelles Green a reçu le titre de Professeur honoraire. Ce texte fut publié en espagnol, en 1998, dans la *Revista de Psicoanálisis* de l'APA, vol. 6, numéro international : *La representación y lo irrepresentable*.

2. Green, 1995.

Vous le signalez à juste titre : il est nécessaire de considérer, schématiquement, l'existence de deux modèles dans l'œuvre de Freud. Cette idée m'a paru importante à mesure que je réfléchissais aux difficultés pour rendre compte de ce à quoi nous confronte la clinique avec les patients non névrotiques. Car ce qui y est en jeu, c'est le problème de la représentation et de l'irreprésentable – c'est-à-dire des échecs et des limites du travail même de représentation.

Freud lui-même opère un changement visible au cours de son évolution. Il passe d'un modèle qui oppose névrose et perversion, à un autre, opposant névrose et psychose ; ensuite, il les met en relation. On peut pratiquement faire coïncider ces deux modèles avec les deux topiques.

Le premier modèle est axé sur le rêve comme paradigme central de l'inconscient. Il se révélera relativement valable pour l'analyse des névrotiques. D'un point de vue clinique, ce modèle est formé par le couple : rêve/récit du rêve. Il postule, en substance, une compatibilité entre le rêve et le récit du rêve : le rêve est tel que son récit nous permet d'accéder au travail du rêve. D'un point de vue métapsychologique, il s'agit de la théorie de la représentation que Freud avait déjà proposée en 1900 et qu'il va préciser en 1915. Cette théorie s'appuie sur la relation efficace, conflictuelle mais stable, entre représentation de chose et représentation de mot. Le rêve (représentation de chose) transformé en récit de rêve (représentation de mot) fait circuler le sens d'un niveau à l'autre.

Or ce modèle a quelques caractéristiques majeures sur lesquelles on ne s'arrête parfois pas, ou insuffisamment. Elles sont pourtant décisives pour comprendre le changement qui aura lieu. L'une d'entre elles est que *la pulsion se situe en dehors de l'appareil psychique*, dans la frontière avec le soma. La pulsion, dit Freud, n'est ni consciente ni inconsciente, et elle n'est connaissable qu'à travers ses représentants. Une autre caractéristique, c'est qu'il s'agit d'un modèle cadré sur la conscience. La référence commune est la conscience, comme l'indiquent clairement les trois instances topiques : *in-conscient*, *pré-conscient* et *conscience*. En plus, et ce n'est pas négligeable, c'est le principe de plaisir qui, en dernier ressort, gouverne ces systèmes.

F. U. — *Vous faites remarquer que les échecs de la clinique révèlent l'insuffisance de ce modèle, dans la mesure où le système de compatibilité qui garantit le travail de représentation peut être mis en échec par la pulsion de mort.*

A. G. — C'est exact. Et Freud s'en rend compte. Du coup, après toute une étape de recherche, il donne naissance à un autre modèle : celui de la deuxième topique et du deuxième dualisme pulsionnel. On pense souvent que les deux topiques reflètent la même chose sous des appellations différentes. Or c'est une vision clairement superficielle – et fautive ! Parce qu'entre-temps le modèle de base a changé : ce dont il s'agit dorénavant, c'est justement de reconnaître et de penser leurs différences, tout en essayant d'aboutir à une articulation entre les deux, ce que Freud n'a pas été en mesure de faire.

L'appareil de la deuxième topique est beaucoup plus hétérogène que celui de la première ; le travail de représentation implique le brassage de matériaux divers et emprunte un chemin moins assuré. Pour commencer, les pulsions sont désormais placées dans l'appareil psychique, dans le Ça. De plus, il s'agit de pulsions de vie *et de pulsions de mort*. L'introduction des pulsions de mort fait apparaître de façon radicale le problème de l'irreprésentable, ce qui dépasse toute forme de représentation et ce qui, en même temps, attaque le processus même de représentation.

On n'insistera jamais assez sur cette différence cruciale : dans la deuxième topique, *les pulsions ne sont plus ni en dehors ni à la limite de l'appareil psychique, mais à l'intérieur de celui-ci*. La place centrale de la représentation a disparu. Ce sont les motions pulsionnelles elles-mêmes qui s'y élèvent maintenant au rang de protagonistes. Le Ça remplace l'inconscient, devenu simple « qualité psychique ». Dans le Ça, a dit Freud, *il n'y a ni représentations ni contenu*. La représentation a été déçue de sa place centrale.

Dans le premier modèle, la représentation avait sa place, son existence « garantie » (même si Freud s'y interrogeait à l'égard du refoulement). Dans le deuxième modèle, la représentation n'est déjà plus une donnée de base, un élément originaire du psychisme : elle est, au mieux, un résultat. Rien n'assure sa possibilité. Ce dont il s'agit à ce moment-là, c'est donc d'un nouveau modèle défini par la problématique « pulsion/décharge *ou* /élaboration représentative ». Et cela parce qu'il faut rendre compte de l'échec de la parole, de la représentation, de l'interprétation, face à la pulsion, à la compulsion de répétition mortifère, à l'*Agieren*.

L'irreprésentable constitue le critère essentiel de ce modèle, dans lequel l'acte occupe la place paradigmatique qu'avait le rêve dans le modèle précédent. C'est pourquoi Freud prend comme référence la réaction thérapeutique négative. Avec ce changement de modèle, nous pouvons aussi constater que le négatif n'est plus le même : nous ne sommes plus dans la névrose comme négatif de la perversion. Du travail du négatif comme

facteur structurant de l'appareil psychique à travers le refoulement, on passe au négatif de la réaction thérapeutique négative, on passe à la compulsion mortifère de la pulsion de mort. Freud va donc commencer à penser la névrose eu égard à la psychose : il n'est plus simplement question de refoulement mais de *destruction de la pensée*.

F. U. — *Vous observez que les impasses de la clinique conduisent à envisager l'existence d'une « distance » plus grande entre la pulsion et le langage, dans laquelle la médiation représentative peut échouer.*

A. G. — Justement, si l'on se place dans la perspective de Freud (avec laquelle je suis d'accord), *le langage ne peut couvrir toute l'activité psychique*. Freud a passé toute sa vie à lutter contre l'idée d'un « psychique = conscience ». Sur les pas de Freud, je rejette l'idée d'un « psychique = langage ». On pourrait à la limite, en tirant par les cheveux, soutenir la validité de l'idée de Lacan selon laquelle « l'inconscient est structuré comme un langage » *dans le cadre de la première topique*. Mais avec la deuxième, étant donné que la représentation – *toute représentation !* – disparaît de la notion de Ça pour être remplacée par les motions pulsionnelles (dès lors situées dans l'appareil psychique), le langage est mis en échec. Et ce qui est postulé pour l'appareil psychique a son corrélat dans la cure : c'est la cure elle-même, dans la mesure où elle repose sur le langage, qui est mise en échec ! Mise en échec par l'irreprésentable. Par ce qui échappe au langage. Par ce qui se dérobe au modèle cure/récit du rêve. L'interprétation est mise en échec. Et à ce point, nous voyons surgir une nouvelle problématique, disons, de l'objet : une problématique de l'objet qui n'est plus forcément celle où la relation est susceptible de correspondre à l'ordre du langage.

F. U. — *Mais tout en soulignant l'importance de la pulsion de mort et du problème de l'irreprésentable, votre intention est bien de sauver la théorie de la représentation. En outre, vous soutenez quelque chose qui, pour beaucoup de lecteurs qui vous considèrent encore comme « l'homme de l'affect », peut paraître une nouveauté : selon vous, le principal élément d'une théorie du psychisme serait une théorie de la représentation. En ce sens, vous venez de proposer une « Théorie générale de la représentation³ ».*

3. Cf. le débat avec Green, organisé par l'Ipsa à Genève, en juin 1994, où il exposa sa « Théorie », plus tard publiée in Fine & Schaeffer (dir.), 1998. Cf. aussi Green, 2011, p. 31-60.

A. G. — Oui, c'est vrai. Je pense que la théorie de la représentation (qui est implicite chez Freud et que j'ai cherché à réélaborer) est absolument fondamentale.

L'existence d'une telle théorie dans mon œuvre est due à l'extension que j'opère sur le champ de la représentation. L'affect lui-même – puisque vous en avez parlé – doit être considéré comme «représentant-affect». La représentation est au fond quasi synonyme de psychisme, car telle que je l'entends, elle ne s'arrête pas au domaine du sens mais déborde aussi du côté de la force. (C'est justement ce qui la distingue de la «représentation» de la philosophie ou du signifiant linguistique.)

Avec cet élargissement du champ de la représentation qui fonde ma théorie de la représentation généralisée, je propose que l'on considère les différentes relations de la psyché : avec le corps, avec l'autre-sensible et avec le monde. L'essentiel, c'est qu'à partir de chacune de ces relations, de ces «matériaux», la psyché produira divers types de représentations. Le fonctionnement psychique se définit alors par le travail avec des matériaux hétérogènes. Par conséquent, l'hétérogénéité est la clé de cette réélaboration où la notion de limite acquiert un sens : celui d'un territoire de passage, c'est-à-dire de transformation.

F. U. — *La notion d'hétérogénéité constituerait donc un des piliers de votre pensée.*

A. G. — Oui. Mais plus qu'une notion, il s'agit, si je puis m'exprimer ainsi, d'une *logique de l'hétérogénéité*. En effet, l'hétérogénéité des représentations ou du signifiant (qui n'est autre chose qu'un support pour un sens) est telle qu'il n'est pas possible d'appliquer un système homogène à toutes les dimensions psychiques en jeu. Sans doute, la richesse de la psychanalyse vient-elle de cette hétérogénéité, de cette diversité des signifiants qui se manifeste dans la pulsion, dans les représentations de chose et de mot, dans la pensée, etc. Parce que c'est de ça que nous sommes faits : des interactions, des conflits (qui en sont la dimension complémentaire et essentielle) entre ces registres très divers, à partir desquels nous essayons de dégager le sens – un sens qui provient justement de cette confrontation, et de la transformation d'un «donné psychique» (c'est-à-dire d'un type de représentation) lors du passage d'un système ou d'un registre psychique à un autre. Car la représentation, chaque fois qu'elle passe d'un système à un autre, perd ou gagne quelque chose : il n'y a pas de processus cumulatif linéaire. Il y a un processus discontinu de transformation et de transposition

ou de transfert. Voilà pourquoi je propose cette «logique de l'hétérogénéité». Il me semble qu'elle permet une définition du fonctionnement psychique à la fois plus complexe et plus cohérente que d'autres logiques, comme celles du signifiant ou comme la logique paradoxale de Winnicott.

Pour revenir à la théorie de la représentation généralisée, son but, en dernière instance, est de rendre compte de cette hétérogénéité massive qui caractérise la psyché du fait de sa relation avec ce qui se trouve en dehors d'elle-même. Qu'est-ce à dire? C'est simple. À partir de cette relation avec le corps surgiront la pulsion et le représentant psychique de la pulsion (*Triebrepräsenzanz*) – qu'il faudra distinguer du représentant-représentation (*Vorstellungsrepräsentanz*); de la relation avec le monde, considérée depuis la perspective intrapsychique essentielle de la recherche de satisfaction et de plaisir, surgira la représentation de chose ou d'objet; de la relation avec l'autre-semblable, en tant qu'être parlant, surgira la représentation de mot. Ajoutons encore les représentations de la réalité, ou, comme le dit Freud, les jugements qui, dans le Moi, représentent la réalité.

Il y a là une distinction importante que l'on peut faire ressortir de Freud, même s'il ne l'a jamais clairement énoncée. La pulsion, telle qu'il la décrit, représente l'exigence qui est imposée à la psyché par sa relation avec le corps. Elle est donc elle-même un représentant, une délégation de la force qui se rend présente dans le psychisme. Cette délégation est le représentant psychique de la pulsion (*Triebrepräsenzanz*). En même temps qu'elle est un représentant, la pulsion a des représentants: le représentant-représentation (*Vorstellungsrepräsentanz*) et l'affect.

F. U. — *En d'autres termes, vous définissez le représentant psychique de la pulsion comme l'expression d'une excitation somatique qui surgit dans le psychisme et se manifeste comme pure tension psychique – de fait, comme un représentant qui n'est pas une représentation. Peut-on alors dire que, de la sorte, vous donnez une place à l'irreprésentable dans votre théorie de la représentation? Est-ce dans cette perspective que vous envisageriez la nécessité de reconnaître la valeur du deuxième modèle freudien, qui implique d'aller au-delà de la notion d'inconscient pour inclure le Ça? Une telle articulation est-elle possible? De quelle façon?*

A. G. — La question de l'irreprésentable ne peut véritablement être posée qu'à partir d'une théorie de la représentation, soit, pour

nous autres psychanalystes, à partir d'une perspective métapsychologique. Car il s'agit, littéralement, d'aller au-delà de la conscience. L'irreprésentable *n'est pas* ce dont le sujet n'a pas conscience à un moment donné. Ce n'est ni ce qu'il ne peut ou ne sait dire dans la séance, ni des représentations qui, du fait d'être liées à un fantasme inconscient, auraient été refoulées. Bien au contraire, c'est quelque chose qui ne parvient pas à se lier. L'irreprésentable, donc, renvoie au problème de la représentation, tout comme à ceux de la pulsion, de la liaison et de la déliaison.

Par ailleurs, il est vrai que la question de l'irreprésentable nous oblige à reconsidérer notre compréhension de l'inconscient. La notion d'inconscient reste pour moi fondamentale mais dans la mesure où l'on peut l'articuler avec ce qui la dépasse : la pulsion de mort.

Quant au passage au Ça freudien de la deuxième topique, l'articulation me semble possible, parmi d'autres points de vue, dans la mesure où une telle notion – entendue comme des motions pulsionnelles représentantes du corps mais non représentatives – correspond au représentant psychique de la pulsion de la première topique.

Mais la question de l'articulation entre un modèle et l'autre ne se limite pas à cela. Reprenons le fil de ma théorie de la représentation. Dans celle-ci, il y a quelque chose de plus qui est fondamental : la conceptualisation de la représentation de chose (ou d'objet), sa place dans le psychisme. La représentation de chose fonctionne – ou plus précisément, peut fonctionner – comme le carrefour, le pont, le chaînon par lequel œuvre la symbolisation. Du point de vue de sa constitution, la représentation de chose est la trace mnésique laissée par une expérience de satisfaction, dans laquelle l'objet qui a fourni la satisfaction a reçu son inscription. L'objet trouve ainsi son inscription, sa représentation dans le psychisme, même si, bien sûr, il n'est pas reconnu comme tel. Le désir inconscient est justement ce mouvement par lequel, face à l'absence de l'objet, le représentant de la pulsion investit – littéralement accapare, occupe – la représentation de chose, qui devient ainsi représentation-but de la recherche de satisfaction. En d'autres termes, la représentation de chose va permettre une liaison de la pulsion.

Dans le premier modèle freudien, ce processus se complétait (après le refoulement originare) avec l'apparition des représentations de mot et des représentations de chose conscientes. Bien que nous ne puissions nous satisfaire de ce schéma et qu'il soit nécessaire de l'élargir, le double caractère de la représentation de chose est, à mon avis, essentiel : elle peut s'articuler à la fois avec la pulsion et avec le langage.

La valeur de la représentation de chose vient alors de ceci : le représentant psychique de la pulsion est bien la première ébauche du sujet mais cela reste insuffisant ; il est nécessaire que le procédé de coopération de la représentation de chose par le représentant psychique constitue cette matrice de symbolisation qu'est l'inconscient. Car si quelque chose différencie l'Es du Ça, c'est ce passage que rendent possibles les représentations de chose ; à travers elles, le premier devient à la fois capable de préserver les investissements et capable de transformations. Grâce à la représentation de chose, le représentant psychique se lie, entre dans la chaîne de symbolisation. La représentation de chose agit en liant, transformant, limitant et figurant l'énergie pulsionnelle.

E. U. — *Si je comprends bien, ce que vous formulez ici, c'est que la représentation de chose a une double valeur : d'une part, elle lie la tension du représentant de la pulsion et ouvre la voie au travail psychique de représentation, de symbolisation ; d'autre part, les représentations de chose inconscientes et conscientes peuvent établir le pont qui relie la pulsion à la parole.*

A. G. — Oui, c'est ce qui se passe dans le meilleur des cas. Que constatons-nous dans ce qu'on a l'habitude de nommer « cas difficiles » ? Nous observons des failles dans la symbolisation, comme si les représentations ne pouvaient pas lier la force des pulsions – pulsions qui peuvent alors finir par s'exprimer à travers des passages à l'acte ou des somatisations. Dans ces conditions, nous sommes confrontés à quelque chose qui n'arrive pas dans les névroses : la représentation de chose inconsciente peut être attaquée et même abandonnée par les pulsions du fait d'une insuffisance du travail psychique. Nous devons donc l'envisager avec la force destructive des pulsions de mort, avec ses attaques contre la représentance et ses décharges directes dans le réel. En conclusion, vous pouvez voir à la fois comment l'articulation entre la théorie de la représentation et le deuxième dualisme pulsionnel est possible, et comment, ici, la représentation de chose joue un rôle privilégié.

Prenons un autre exemple. Comment peut-on comprendre la réaction thérapeutique négative ou la compulsion de répétition mortifère, au-delà du principe de plaisir ? J'ai proposé l'hypothèse suivante : le système de traces mnésiques constitué par les représentations de chose ne peut travailler, il n'est pas susceptible d'être travaillé. C'est comme si le réseau de traces ne pouvait être réinvesti par la mémoire,